

T O U T C O R P S
P R E N D F E U

Je t'ai pas raconté la fois où on s'est sucé la bite avec un mec qui harcelait des meufs devant le It Bar, on voyait qu'il n'était pas méchant mais sans doutes un peu con et le rhum rendait les meufs pédagogues, le mec n'était pas méchant et elles lui ont expliqué pourquoi fallait pas emmerder les meufs dans la rue, c'était la nuit, en temps normal le mec se serait fait fumer la gueule dans les règles puis aurait disparut, quelque chose de plus fort que nous tassait l'ambiance, nous rendait simples, pas envie de se prendre la tête, après s'être fait remonter les bretelles comme un petit garçon le mec a arrêté son cirque, comme s'il savait qu'il faisait quelque chose de mal mais qu'il n'avait pas le choix car c'est comme ça que sont les garçons, comme ça qu'ils doivent être, je me suis assis sur le muret à coté de lui car j'étais attiré par le lycra blanc de son jogging, la casquette, la marque et le shit qu'il vendait, on discute, je hausse les épaules, je souris et je suis tout proche, je me dis qu'on a tous les deux des couilles, une bite, une bouche, qu'il serait dommage de ne pas connecter tout ça pour voir ce que ça fait, un peu comme une expérience, générer un moment, faire que tout pète, à cet instant je vois sa queue bien tendue et plaquée sous le plastique du survêtement, je décide d'y aller, soit je me prends un pain dans la gueule, voire pire, soit il se passe quelque chose de plus fort que moi, que la nuit tombe en spirale, je ne réfléchis pas plus longtemps et je lui mets la main au paquet, je prends son gland entre mes doigts et je presse tout doucement, il y a un silence très bref avant qu'il ne dise « pourquoi pas » et il répète « franchement pourquoi pas » puis « ça me dérangerait pas » je lui dis « cool alors, on va se trouver une petite rue tranquille ? », j'ai soif de ses couilles et ma queue engourdie par le rhum brun durcit comme si je m'apprêtais à sauter en parachute, est-ce que je vais me faire buter ? Je marche devant lui, je cours presque parce qu'il

me tarde d'avoir sa bonne queue au fond de la gorge, je trouve une traboule déserte, on se colle contre un mur à pisse entre une poubelle, du merdier, une sortie de service, un tuyau, on se met l'un en face de l'autre et il n'y a plus que deux garçons, je veux d'abord toucher son ventre, mou et gros, la peau de son ventre, douce comme un cul, je passe le dos de ma main sur les poils fins, noirs, de son nombril, on se roule une pelle, c'est très spontané, ça me surprend, d'habitude les hétéros choisissent entre embrasser et sucer mais font rarement les deux donc là je me dis « ah ? » et je suis content de sa bouche, ses lèvres mouillées, il est gentil, il embrasse bien, mais je veux sa bite, je lui masse les boules à travers son pantalon, sa queue est bien dure cette fois, j'en ai envie, putain j'en ai tellement envie, je me mets à terre, j'ai soif, je la sors du jogging bien raide, l'odeur fait partir mon corps, jamais respiré un truc aussi bon, l'odeur d'une bonne bite lavée le matin, transpirante de la journée et relevée d'une goutte de pisse au fond du slip, je fous tout ça dans ma bouche, je commence à pomper, il gémit en faisant « ah... ah... ah... ah... », je prends sa couille, je la fais rouler, baveuse, sous ma langue, je mouille mes lèvres pour le branler de plus bel avec ma bouche, je me dis « 15 cm », un petit bordel de veines gonflées, un gland ferme, rouge, près à gicler, je pompe, je fais monter le sang jusqu'au bout puis j'excite le frein avec ma langue dure pour le faire gémir encore, je veux que ça soit bon pour lui, je veux lui faire la pipe de sa vie, je veux sauver le monde, je veux disparaître, l'expression « se vider les couilles » m'excite et me met au bord du délire, j'aime l'image du mec qui pisse en bord de route, qui se lâche, qui se vide bien la queue, qu'il l'essore, qu'il la presse, qu'il fasse tomber la dernière goutte, j'aime ce coin pisseux dans lequel on s'est terré, ces poubelles, cet égout, mon oasis de rat crevé et d'homosexualité, je me suis jamais

sentit autant à ma place que les genoux pliés dans la merde à pomper cette bonne bite, faire aller et venir mes narines sur ces poils, la peau, le gras, les doigts, je suis animé d'un amour fou, il me dit « viens je vais te sucer un peu », il me suce très bien, il s'applique, il donne, il pompe avec appétit, avec l'amour d'un copain, d'un frère, il se relève, met une main sur ma taille, devient tendre, « on rentrera ensemble à Saint Priest, on dormira ensemble, demain on pourra rester au lit toute la journée si tu veux on regardera des films, je vais t'emmener au restaurant », tout ça n'a plus le sens que je lui donne, la transe retombe, me file entre les doigts, je me dépose, me repose, de couillant les Enfers, pompant ma vie, je redeviens point d'une géographie sociale, je suis rattrapé par les périphériques, par des distances, des horaires, des différences qui n'ont pas lieu d'être, des rapports, je vais y aller, on joint nos bouches pleines de mouille, nos visages sentent fort la bite et la moustache est rouge la peau irritée des hommes qui s'aiment par le cul, je prends une dernière fois ses couilles dans mes main, je les masse avec toute la tendresse du monde, j'aime tes couilles, je suis content, d'avoir partagé ça, de t'avoir donné et que tu m'aises donné, ton gland excité dur sous mes lèvres, dur, t'es dur mon frère, mon bébé, il n'existe que toi et moi, heureux d'être contents, libres, heureux des couilles léchées, des lèvres, heureux de donner, de ne rien foutre, de n'être, de renaître heureux, tu n'iras pas travailler demain et tu vas rester au lit à te faire pomper pendant des heures par moi et toute ta vie, ne produisez plus, dé-mécanisez vos bras et vos jambes, débranchez vous, redeviens un tuyau, ne faites plus que ça de votre vie désormais : taillez vous de bonnes grosses pipes, gratuites, immenses, illimitées. Pétez. Larguez des grosses caisses puantes, branlez vous de petits

orgasmes couillons, de petit sperme, remplissez vous le nombril de pq pour essuyez, ce plaisir incommensurable, immense et con. Soyez con de vous mêmes, oubliez-vous. Branlez-vous dans leurs tapis, dans leurs rideaux, essuyez-vous la bite et recommencez, ne faites plus que ça de votre vie : dormir. Revenez aux temps des siestes, soyez cul, soyez bouche, revenez aux méduses et aux herbes, fondez dans vos pets, devenez liquide, ne foutez rien. Dormez d'un sommeil révolutionnaire et socialiste, ne vous réveillez que pour l'heure de la branlette, et réveillez l'autre d'un massage des couilles tendre et anarchiste, prenez le temps de ne surtout pas aller bosser, n'aller plus jamais au travail de votre vie, mettez tout ce temps perdu à profit pour vous étudier le trou du cul, son odeur, sa densité, sa profondeur, produisez une somme de savoirs abstraits et poétiques sur votre anus, mais qui ne soit ni juridique, ni scientifique, soyez l'astrologue de votre trou de balle, produisez des savoirs occultes, aveugles, tous ceux dont la culture hétéro-capitaliste des hommes soldats vous a privé, fesses décousues, ne bossez plus jamais, le travail est la valeur des fascistes, tu y penseras la prochaine fois que tu verras la bouille pleine de merde de Macron. Sale poupon nazi de merde, l'acné rabotée pour paraître plus mort qu'une capote. Ce matin tu restes au lit, tu ne fais rien, tu es gras sous la couette, à produire du gaz et à lâcher ton foutre, profites d'être improductif pour te mettre un doigt dans le cul et fouiller ta merde. Tu sens ? Ton cul sens bon. Cela te ramènes à des sensations qu'Emmanuel Macron tente de te faire oublier car il est dépourvu de trou comme tous les fachos. La nuit, l'océan, les pâtes de sables, ton père, tu penseras à tout cela et successivement en te doigtant les fesses, ce doigt dans le dedans de toi-même, d'ailleurs mets-en deux. Fouille ton cul, profite, ne travaille plus jamais. Ne te fatigue jamais à trouver la vérité de ton

propre cul car il n'y en a pas, en te doigtant l'anus, ce que tu trouveras est oblique, c'est un regard de biais, un point de vue de lesbienne, le seul qui compte au monde. Prend-toi une grosse bite dans le cul, ou bien une petite, une pine dure comme du bois, une pine de perroquet, de pirate. Ton extase socialiste est proche, elle est tout au bout du gland. Chope, avale, bébé, avale le jus. Étale le bien sur ton visage pâle et dans ta moustache de syndicaliste assoiffé de sperme. Mon foutre gay sur ta peau d'hétéro sensible te rendra belle. Redescend tout du long, mon amour, mon petit, descend le long de mes seins, de mes petits nichons blancs de mec improductif, de feignasse, de tire-au-flanc, de suceur de bites, que j'aime ne rien foutre, mon bonheur, mon plus grand bonheur au monde, mon lit, ma queue molle et mon petit écosystème de paresse, hors du temps monétisé, numérisé, capitalisé. J'aime le fait d'avoir des nichons selon mon genre, petits gras et poilus pour ton breakfast : deux œufs. Ils sont nature-culturels, artificiels et sanguins, ils sont le produit de mon mode de vie efféminé, végétarien et alcoolique : de vrais seins qui pendent. J'aime le gras des mecs, le gras du cul et du ventre, j'aime les gros culs de meufs sur des corps de mecs. Ma théorie du complot préférée est celle des œstrogènes de la pilule des femmes dans l'eau du robinet qui rendent les hommes féministes, anti-racistes et homosexuels.

POURQUOI n'y avons nous pas pensé BORDEL ? Ceci devra être notre procédé de transformation sociale-sexuelle radicale, il n'y a qu'à suivre le mode d'emploi pour renverser l'Enfer, cet enfer des hommes soldats dans lequel nous survivons. Je vais profiter de la nuit, celle qu'on garde aux drogues et à la fête, pour aller branler des poules transgéniques dans vos réservoirs de flotte. J'irai moi-même expulser des ovules atomiques de mon cul gay dilaté d'anarchiste pour empoisonner vos glandes, vous rendre gay à

votre tour. Tout ça, pendant votre sommeil. Je suis Chucky, un mort-vivant, un savant fou au royaume de cobras tueurs.

Je me demande si du sexe entre un mec hétéro et un mec gay c'est encore du sexe gay, je me demande si je ne suis pas hétéro à baiser avec des mecs hétéros, je me demande si deux mecs hétéros qui se taillent des pipes pour la révolution c'est de l'homosexualité ou de l'hétérosexualité, je me demande si tu te poses les mêmes questions quand tu es beau de me sucer, quand tu mets ta barbe tout autour, qu'elle se tache de blanc sur noir, je me demande si tu te sens ciblé toi personnellement qui m'a fait jouir avec ta bouche et que j'ai tant de mal à faire jouir drogué si toi tu te sens ciblé personnellement par ces campagnes de prévention contre les MST où il est écrit, et c'est magnifique, « avec un ami » et « pour un soir », pour la vie, je me demande ce que tu penses à l'arrêt de bus devant cette affiche qui dit la réalité de notre monde, quand cette réalité des hommes qui baissent entre eux fait effraction dans l'espace public, des fois, souvent, le sexe ne veut pas dire autre chose que le plaisir qu'il donne, tu sais très bien que ces moments vont sans dire, qu'ils se passent de la science, des définitions, des vocabulaires soldats, j'aimerais qu'on défende ensemble cette idée irrévérencieuse, salace et radicale, que les mecs se sucent parce que c'est bon et que ces moments drogués avec toi où je suis à genoux me font atteindre la grâce, celle des païens, des celtes, j'ai toujours voulu être un clébard, le tien

je ne suis heureux qu'au moment précis où les gens lâchent leur corps autour de moi, qu'ils succombent sous les lames d'un feu méticuleux et blanc, celui de la fête, des coulées d'alcool, des

produits chimiques, des métros qui repartent à 7 heures quand tes enjambées sont immenses, qu'elles sont le vent, je ne suis heureux qu'à cette instant très précis, ligoté sur un bûcher puis torché, malade, quand j'éclate en bris de verre

Je rêve d'odeurs fortes, immondes, de parfums qui prennent le nez, me rendent taré. Je rêve de pisse, que je bois de la pisse, que je me dégonfle comme un aquarium.

Que je m'enlève, me soulève. Je rêve de mourir.

Il se caresse à l'intérieur des gens, il est bien avec les gens, dans les gens, sur leurs ventres mous et doux, il les pompe, il les avale. Les gens pour lui sont tout, tout son monde, toute sa vie. Si bien qu'il devient fou, malade. Si bien des gens, tout son amour, les goûts des gens, les couleurs, les mains des gens.

Et rien des gens n'éteint sa soif, son besoin, jamais assez des gens, toujours.

Il se console et pense à tout ça.

Il est seul et jamais seul.

Je sais que tu aimerais n'être rien d'autre avec moi, n'être plus rien, c'est à dire, ne plus être rentable, que tu n'aimerais rien de moi précisément, qu'un moment comme celui-là n'a pas de nom, ni d'orientation sexuelle, ni de genre, ni de race, que c'est mon utopie socialiste vécue au plus près, tout contre, peau à peau,

alors, abandonne l'affaire, appelle le feu et let it go, ce n'est pas grave, rien n'est grave, il n'y a aucun mal à ne pas aller travailler et à tirer une balle dans la rotule de son patron c'est même très sain, épargne-toi la souffrance fasciste du salariat, brûle, convoque le

feu, consume-toi, ton monde, tout ton monde, avale des drogues,
toutes les drogues, met le feu à ton doigt, prend-toi fort le cul,
donne,

j'aime tout,

Tout corps, tout corps plongé, drogué, tous les corps, tous.

Tout corps mêlé, tout corps brûle, tout brûle,
tout corps s'approche, se rapproche, tout près du feu, tout contre,
rencontre le feu.

Toute la drogue, toutes les drogues, plongées dans un feu, un
enfer,

tout l'enfer, tout un enfer de drogues, de corps, tout chante.

J'aime tout, j'aime tout l'enfer, tout ce qui m'accouche, me donne
naissance, ton sperme, pomper la vie à même ta queue, la musique,
boire, et me fondre,

tout feu prend corps, prendra corps
tous

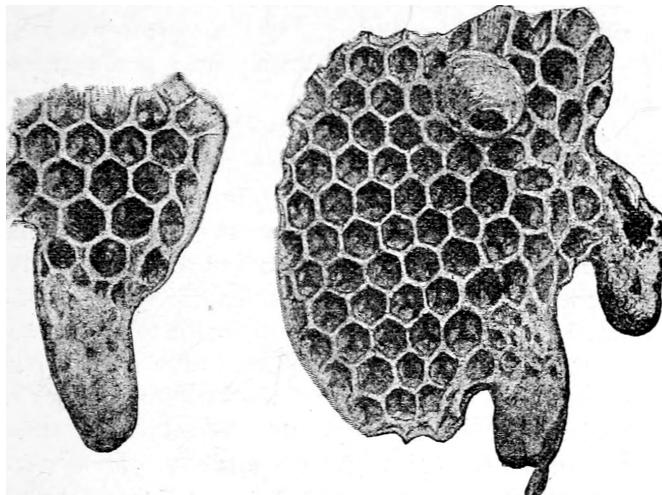
mon bonheur, ma vie,
toute ma vie.

Que le sol écoute, qu'il remonte,
les drogués, mon peuple, ma race : la nuit
j'appelle tout ce qui me détruit

j'aimerais maintenant savoir ce que tu entends par révolution

Le travail est la valeur des fascistes,
tu y penseras la prochaine fois que tu verras la
bouille pleine de merde de Macron.

appelle le feu
convoque le feu
je sais que tu aimerais n'être rien d'autre
avec moi



texte et mise en page: marguerin
novembre 2016



*les éditions
douteuses*